

ANALYSE

Des femmes en résistance dans le monde

Témoignage dans le cadre de la Semaine d'Etude de Vie Féminine, le 4 juillet 2011.

Amal ELSANA - ALHJOOJ est une figure-clé dans la lutte pour le statut de la minorité arabe et le statut des femmes en Israël. Elle a fondé et dirige l'Arab Jewish Center for Equality Empowerment and Cooperation (AJEEC). Elle co-dirige également le Negev Institute for Strategies of Peace and Development (NISPED). A ce titre, elle a reçu de multiples prix et distinctions.

Résumé

Son intervention repose sur son vécu et son expérience personnelle car son parcours est révélateur des difficultés que rencontrent les communautés palestiniennes, et notamment les femmes dans le Naqab (Néguev), en Israël. Elle évoque les discriminations politiques et sociales imposées par Israël à l'encontre de sa communauté et les restrictions qu'impose aux femmes une société traditionnelle. L'émancipation et la lutte pour l'égalité se déclinent ainsi pour elle dans de multiples combats. Enfin, elle évoque la vision du développement qu'elle entend véhiculer dans sa communauté. Une vision qui repose sur l'appropriation par la communauté des moyens de son développement.

J'ai toujours appris que le personnel c'est le politique et le politique c'est le personnel, nous ne pouvons pas dissocier les deux. J'ai donc décidé de vous associer à ma vie personnelle puisqu'elle constitue mon récit politique.

Je n'ai pas consciemment décidé d'être active dans ma société ou dans la vie politique, c'est la réalité dans laquelle j'ai grandi qui s'est imposée à moi.

La première étape, c'est ma conscience de femme. Cinquième fille de la famille, ma venue au monde était une tragédie pour mes parents. Ma mère craignait que mon père veuille se remarier dans l'espoir d'avoir des fils. Mon père avait très peur qu'on l'appelle « le père des filles », ce qui représente un niveau très bas de notre échelle sociale. Ma naissance fut un moment de tristesse pour ma mère et de défi pour mon père. Le compromis fut de m'appeler « Amal » qui signifie « espoir »... afin qu'ils aient des garçons à l'avenir ! Après moi, ils ont d'ailleurs eu cinq garçons.

Nous vivons dans une société qui attend quelque chose de vous. Si vous refusez de lui donner ce qu'elle veut, elle vous donne l'impression que vous n'avez pas le droit de vivre. J'ai dû supporter une mère qui vous répète en permanence « je ne voulais pas de toi, je ne

voulais pas d'une fille, je ne voulais pas que tu viennes au monde, tu es de trop ». Ce vécu aurait pu m'amener à devenir une victime mais il m'a plutôt incitée à me battre. Ce qui m'a décidée à choisir la lutte, c'est ma grand-mère paternelle qui a toujours été attentive à dépasser les limites de sa condition de femme.

A cinq ans, j'ai commencé à remettre en cause l'ordre établi en entendant ma mère dire à mon père qu'il pouvait me prendre, qu'elle ne voulait pas de moi. Il m'a alors emmenée pour devenir bergère. J'avais cinq ans et pourtant je sortais tous les jours à cinq heures et demi du matin pour m'occuper des moutons, de l'âne et des autres animaux et ne revenais qu'au coucher du soleil. Cette vie a eu un aspect positif puisqu'elle m'a permis de vivre librement dans la nature et de cultiver mon imagination. Mes autres sœurs, qui ont grandi dans la cuisine avec ma mère, sont devenues soumises.

Quand j'avais quatorze ans, mon père a décidé d'envoyer les garçons (qui étaient plus jeunes que moi) continuer leurs études secondaires à Haïfa, une ville lointaine d'Israël. J'aurais trouvé normal qu'il m'y envoie également puisque je m'occupais des animaux, je faisais le travail des hommes et que j'étais plus âgée qu'eux. Je pensais qu'il comptait me faire partir avec eux mais ce n'était pas le cas. Ne me doutant de rien, je me suis préparée à aller faire mes études secondaires à Haïfa. Mes parents devaient m'annoncer que je ne partirais pas avec mes frères mais ils craignaient tous deux ma réaction et se renvoyaient la balle. Mon père me l'a finalement annoncé en m'expliquant que ce n'était pas sa décision personnelle mais le choix de la société. Il ne pouvait pas laisser une fille aller dormir ailleurs, dans une autre ville. Nous sommes treize frères et sœurs, il ne pouvait pas se permettre d'être chassé de la tribu. « Ce sont les traditions qui veulent ça ». Je n'étais pas d'accord : lorsque je fais le travail des hommes, cela ne pose pas de problème, lorsque je me réveille à cinq heures du matin, cela ne pose pas de problème, lorsque je marche cinq kilomètres tous les jours, cela ne pose pas non plus de problème, je peux faire toutes ces tâches comme les garçons. Mais par contre, quand il est question d'une éducation qui aurait pu permettre de me protéger, alors ils se souviennent que je suis une fille ! J'ai écrit une lettre à mon père. Ce fut un moment très important dans ma vie. J'ai réalisé cette lettre dans un contexte très particulier. Je viens d'un village non reconnu¹ par l'Etat d'Israël, qui n'a accès ni à l'eau, ni à l'électricité. J'ai écrit ma lettre à la lumière d'une lampe qui dégageait beaucoup de fumée noire. Et mon visage était traversé de larmes, noires à cause de la fumée. Suite à cette lettre, mon père a compris que je vivais très mal cette décision et a choisi d'en discuter avec moi pour m'expliquer son choix.

Je ne savais rien à l'époque de l'organisation des mouvements populaires, associatifs. Mais j'ai eu conscience que quelque chose n'allait pas et que je devais réagir. J'ai alors lancé des cours d'alphabétisation pour femmes dans différentes tribus. Ma propre mère était mon étudiante mais nous n'étions pas amies ! Elle m'a un jour fait beaucoup rire lorsque je leur ai appris à écrire une des lettres de l'alphabet qui a un peu la forme d'une assiette avec 2 pommes de terre dessus. Le lendemain, j'ai demandé à ma mère d'aller écrire cette lettre au tableau. Là, elle a fait une très grande lettre. Et quand je lui ai demandé

¹ Comme l'explique Amal ELSANA – ALHJOOJ, la question des terres n'est pas réglée depuis 1948 (création d'Israël). Les Palestiniens vivent souvent dans des conditions très difficiles. Il existe 45 villages palestiniens non reconnus par l'Etat d'Israël qui ne se retrouvent sur aucune carte. Israël refuse de procurer des services fondamentaux (eau, électricité,...) à ces villages où vivent 82.000 Palestiniens. Les habitants des villages non reconnus ont des papiers d'identité mais sur lesquels les autorités refusent d'indiquer le lieu de résidence alors que celui-ci y figure habituellement. C'est le nom de la tribu qui est repris, pour ne pas les lier à la terre. Il y a 20 % des Palestiniens qui vivent dans des villages non reconnus en Israël.

pourquoi elle écrivait aussi grand, elle m'a répondu qu'en cuisine, elle préparait toujours trop ! Nous avons eu des relations difficiles avec ma mère mais je ne veux pas non plus donner l'image de deux personnes qui se disputent tout le temps.

Je n'étais pas confrontée qu'à un seul défi, il était double. Il y avait tout d'abord cette société patriarcale que je viens de décrire, mais aussi le fait d'être une minorité palestinienne dans un état qui discrimine cette minorité. De la même manière que j'ai été consciente très tôt des enjeux des droits des femmes, je me suis rendu compte très vite des enjeux d'être une minorité palestinienne au sein de l'Etat d'Israël. Le premier événement marquant a eu lieu quand j'avais sept ans et que j'ai vu l'armée israélienne envahir la maison de ma tante et la détruire. Face à mon incompréhension, ma famille me répondait que c'était arrivé parce qu'elle est palestinienne.

Dès l'âge de quatorze ans, je m'étais fixé deux objectifs : l'égalité des droits des femmes dans une société patriarcale et l'égalité des droits des Palestiniens dans un pays majoritairement juif israélien. Comment trouver la force pour affronter un double défi comme celui-ci ? A nouveau, ma grand-mère m'a beaucoup aidée en me disant de ne jamais rien considérer comme une réalité immuable, absolue, de toujours se poser des questions et de chercher des réponses. Elle pensait que plus nous nous posons de questions, plus nous cherchons des solutions, plus notre monde s'agrandit. A l'inverse, plus nous nous refusons à poser des questions, plus nous acceptons les choses telles qu'elles sont, plus notre monde rétrécit.

De mes quatorze à mes dix-sept ans, j'ai transformé toute cette colère, toute cette frustration en un programme de travail que j'ai lancé pour changer mon village. A dix-sept ans, j'avais mis sur pieds six classes d'alphabétisation pour les femmes, deux troupes de danse folklorique palestinienne et une troupe de théâtre. A la fin des cours, quand toutes les femmes ont présenté la cérémonie de clôture, les hommes ont pris le micro et se sont vantés : « *Nous* avons six classes d'alphabétisation, *nous* avons deux troupes de danse, *nous* avons une troupe de théâtre », comme s'ils avaient tout fait. J'ai alors décidé de monter la première association de femmes bédouines en Israël. Il était temps que les femmes puissent récolter les bénéfices de leur travail !

J'ai ensuite voulu aller à l'université. Ce fut difficile, tant par rapport à la tribu que face à l'Etat d'Israël. En effet, je n'étais pas considérée comme l'égale de n'importe quel enfant juif qui a pu grandir dans une ville qui lui offrait tous les services de base. De mon côté, j'ai dû me débrouiller dans un village non reconnu qui n'avait pas accès aux services les plus fondamentaux. J'ai quand même réussi à me rendre à l'université où j'étais une des premières femmes bédouines. Pour les médias, c'était un moment très important. Une journaliste juive israélienne est venue et s'est étonnée de me voir là, ne comprenant pas que mes traditions et mes valeurs me le permettent. La société a une image tronquée de la tradition : c'est vrai qu'elle peut parfois être un frein mais ce n'est pas toujours le cas. Je lui ai alors parlé de mes cours d'alphabétisation et de mon association. Elle était admirative et m'a demandé si j'étais féministe. C'était la première fois que je rencontrais ce mot. Elle m'a expliqué qu'il s'agit de femmes qui luttent pour les droits des femmes. C'était exactement moi ! Lorsque je suis rentrée chez moi, j'ai trouvé mon père furieux et qui criait : « Après avoir combattu toute la société pour toi, après avoir tout fait pour t'envoyer à l'université, voilà ce que ça me vaut ! » Il a ensuite ouvert le journal pour me montrer une pleine page avec ma photo et l'inscription « la première féministe bédouine ». J'étais en proie à un sentiment contradictoire : j'étais très fière de moi, de me voir dans le journal mais je tremblais de peur... parce que la main de mon père était déjà levée. Je lui ai expliqué que c'était un excellent article et qu'il devrait être fier. Il

était perturbé car il avait rencontré un juif israélien qui ne comprenait pas comment il pouvait accepter « cette histoire de féminisme », que cela concernait les femmes en Europe et les femmes juives. Cet homme avait une image déformée des féministes qui étaient pour lui des femmes qui couraient dans les rues et brûlaient leur soutien-gorge ! J'étais très fâchée sur la journaliste car ce n'était pas comme ça que j'avais compris la notion de féminisme. Mon père m'a alors demandé de lui expliquer ce qu'était le féminisme selon moi parce que toute la tribu l'attendait avec le journal pour lui demander des explications. J'avais dix-huit ans et c'était très impressionnant de voir mon père, la main levée devant moi, me demander ma définition du féminisme. « Mon féminisme, c'est que tu ne puisses pas m'interdire de faire une chose parce que je suis une femme. Tu peux me donner la raison que tu veux, mais pas celle que je suis une femme ». L'atmosphère s'est détendue, il était soulagé que je ne compte pas brûler mon soutien-gorge !

J'ai commencé à m'intéresser de plus près aux mouvements féminins et féministes, à la pensée féministe, au féminisme radical, post-radical, aux différentes écoles,... J'utilisais l'argument que je n'allais pas traîner avec des hommes lorsque je travaillais avec les femmes afin qu'il m'autorise à étendre ce que je réalisais dans mon village à toute la région du sud d'Israël, le Naqab², où vit une grande partie de la minorité palestinienne. Je suis devenue plus indépendante et j'ai commencé à élargir mon domaine de travail.

Mon père m'a toujours soutenue tandis que ma mère n'arrêtait pas de me traiter de folle. Elle pensait que personne ne voudrait m'épouser. Mon mariage est d'ailleurs une histoire étonnante qui est née d'une bourse d'études que j'ai obtenue pour le Canada. A nouveau, j'ai dû me battre pour pouvoir dire que je voulais aller étudier au Canada. Mon père m'a répondu qu'il était trop vieux, que tout ce que j'avais fait avait toujours été une bataille et qu'il faudrait désormais m'en remettre à mes frères. Cette situation m'a fait comprendre que j'étais la fille d'un homme, la sœur d'un homme, la femme mariée à un homme, que je pouvais enfanter et que ce serait alors mon fils qui prendrait les décisions pour moi. Toute leur vie, les femmes demeuraient dans ce cycle de contrôle masculin. Mes frères se sont opposés à mon départ, jamais de leur vivant ils n'accepteraient de me laisser aller étudier au Canada. Ce fut une période très difficile. Je me suis mise à faire du lobbying auprès de mes oncles dans l'espoir qu'ils influencent mes frères. Pendant six mois, je n'ai obtenu aucun résultat. Chaque jour était un combat. Le mari d'une de mes sœurs m'a conseillé de cesser de discuter puisque ça ne fonctionnait pas et d'épouser un homme afin qu'il y ait un transfert de responsabilités de mes frères et mon père vers mon mari.

J'avais vingt-trois ans mais je ne m'étais jamais intéressée aux hommes tant j'étais prise par le militantisme. Je me suis rappelé que, plus jeune, il y avait un camarade de classe qui était intéressé par moi mais que j'avais toujours repoussé. Le problème était qu'il se trouvait en Italie où il faisait des études de droit. Afin d'arriver jusqu'à lui, j'ai demandé à participer à une conférence féminine en Italie. J'ai prévenu mon ancien camarade, Anouar, que je venais mais je voulais savoir à l'avance s'il était féministe ou non. J'ai emporté avec moi un film tunisien qui parlait de la condition des femmes et que je voulais lui montrer. Lorsque j'ai revu Anouar, il avait les cheveux longs, ce qui est interdit chez les bédouins. Tandis que nous discutons, je lui trouvais de plus en plus de qualités. Bien qu'il se dirigeait, petit à petit, dans la voie du féminisme, j'ai préféré ne pas lui révéler mon plan. Mais un lien humain s'était créé entre nous. Après l'Italie, je suis rentrée chez moi et suis allée voir mon père en lui disant que je voulais me marier. Cela ne se fait pas qu'une fille annonce à son père qu'elle veut se marier. Mes sœurs avaient tellement honte

² Néguev en hébreu.

de moi qu'elles s'en bouchaient les oreilles. Mon père s'est exclamé qu'il serait enfin débarrassé de moi. Mais lorsque je lui ai expliqué qu'il s'agissait d'un homme issu d'une autre tribu, il a très mal réagi. Dans notre société, on ne peut pas épouser quelqu'un à l'extérieur de la tribu. Ma mère était très fâchée également au point de dire que je n'étais pas sa fille, qu'il avait dû y avoir un échange à la maternité. Tout le monde était contre moi : mes sœurs, mon père, ma mère. Je pleurais et suis allée me réfugier dans la bergerie, « ma chambre à moi » comme dirait Virginia Woolf. A quatre heures du matin, mon père est venu me trouver en me demandant ce que j'espérais de tout ceci. Ma réponse était sans équivoque : « Soit j'épouse Anouar, soit je vais étudier au Canada ». Il m'a promis de chercher une solution. Le lendemain, il a réuni tous les hommes de la famille (les oncles, leurs enfants,...) pour parler de mon sort mais sans que je sois conviée. Ils choisissaient mon destin à ma place ! Une de mes sœurs m'a rassurée, elle était sûre que notre père continuerait de me soutenir. Après trois heures de discussion, mon père est revenu avec le fils d'un de ses frères. Ce cousin m'a expliqué qu'en tant qu'homme éduqué, compréhensif et ouvert d'esprit, il me libérait de l'obligation d'épouser un homme de la tribu. J'étais soulagée mais pas naïve pour autant. Je savais que cette décision n'était pas liée à une quelconque question d'éducation ou d'ouverture d'esprit mais bien à la crainte, pour les hommes de la tribu, d'épouser une femme comme moi. Maintenant que j'avais l'autorisation, je me suis dit qu'il était temps que j'informe Anouar de mes projets. Je lui ai téléphoné afin de lui faire une offre : nous nous marions, il va en Italie continuer ses études et moi je pars au Canada pour suivre les miennes. Il était inquiet par le fait que nous ne soyons pas de la même tribu mais je l'ai rassuré, j'avais déjà tout arrangé. Par contre, je lui ai demandé de se couper les cheveux avant de revenir, nous n'avions pas besoin de problèmes pour rien. Le jour de nos fiançailles, des personnes de la tribu ont brûlé ma voiture. J'ai crié, j'ai voulu me rendre à la police mais mon père m'a demandé d'arrêter : « C'est un prix très petit par rapport à tous les problèmes que tu as créés ! »

Une fois mariés, nous sommes partis comme c'était prévu : Anouar en Italie et moi au Canada. Ma mère n'était pas au courant de notre arrangement mais je ne me sentais pas bien de devoir lui mentir. Au bout de quatre mois, j'ai décidé de lui dire la vérité, peu importait sa réaction. Elle m'a fait rire car elle m'a répondu que les deux pays se situaient dans la même zone géographique, que ce n'était donc pas grave. De mon côté, j'étais soulagée, je ne lui mentais plus. J'ai terminé mes études au Canada et je suis revenue dans mon village, convaincue qu'il fallait avancer dans la voie du changement social. Je crois à la solidarité féminine et je crois que si nous prenons l'initiative, nous avons le pouvoir de transformer les choses. Les hommes ont eu leur chance pendant suffisamment longtemps, il est temps que nous aussi puissions changer les choses. Aujourd'hui, j'ai fondé onze associations féminines, j'ai mis en place un programme de confection de robes traditionnelles qui permet à plus de cent cinquante femmes de travailler, je m'occupe d'une autre association qui travaille avec plus de dix mille enfants, je représente le Naqab dans les discussions parlementaires... Et tout cela a commencé parce que j'ai refusé le rôle de victime qu'on m'avait assigné.